

Le Courrier du Canada,

JOURNAL DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Rédacteur:—A. E. AUBRY.

JE CROIS, J'ESPÈRE ET J'AIME.

Editeur-Propriétaire:—J. T. BROUSSEAU.

L'armée piémontaise.

Nous empruntons au *Times* du 26 mai une correspondance particulière de Turin, en date du 23. Elle renferme de très curieux détails sur la composition actuelle de l'armée piémontaise, et rend un juste et non suspect hommage aux qualités militaires et à la discipline des Savoisiens. On pourra voir si M. de Cavour a bien de s'engorger de la force et de la discipline de l'armée piémontaise jusqu'à insulter les soldats pontificaux en les désignant sous le nom de *hordes païses*; ces *hordes* n'ont certes pas à redouter la comparaison.

L. RUPERT.

Des lettres du 20 courant donnent des renseignements détaillés sur les tentatives de désertion de la brigade de Ferrare, casernée dans cette ville. Le mouvement prit naissance dans l'impulsion donnée de quelques jeunes volontaires désireux de se joindre à l'expédition de Garibaldi. Le 16, beaucoup de soldats s'échappèrent de l'enceinte des murs et s'enfuirent. Les patrouilles envoyées pour prévenir la désertion ne furent pas assez fortes pour arrêter les fuyitifs, et le commandant de la brigade, le général Cozens, un Napolitain, qui était à cheval, leur fit des remontrances; il fut accueilli par des huées et des sifflets, et ne put empêcher de sortir environ 750 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie. La division Cialdini, la brigade Savona, avec de la cavalerie et une batterie, arrivèrent sur la place le 18, et le commandant ordonna le désarmement de la brigade de Ferrare, ce qui fut effectué.

On ajoute, comme je vous l'ai déjà dit, que les moines d'un des couvents de la ville s'étaient mis à tendre des pièges aux jeunes gens, en leur promettant de les embarquer à Gênes pour la Sicile, avec l'intention formelle de les conduire à Civita-Vecchia. Plusieurs moines furent arrêtés et furent trouvés détenteurs de poignards et de pistolets, et même de papiers révélant un complot dont le but était de mettre le feu à la ville après le départ des déserteurs, et de profiter de la confusion pour laisser entrer les Autrichiens. Je connais trop bien la haine de tous les Italiens à l'égard des prêtres et des moines, pour attacher quelque importance à ce conte ténébreux. La tentative de désertion est le seul fait irréversible, et malheureusement ce n'est pas un fait isolé; car à Tortone, et partout ailleurs où les troupes de l'Italie centrale ont été casernées, les mêmes symptômes d'insubordination et les mêmes tentatives de désertion sont à déplorer.

Je me plais à penser que ma dernière lettre vous aura appris qu'il y a dans le Royaume-Uni de l'Italie deux armées: l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne armée était tout ce que l'amateur de l'art militaire pouvait désirer. La nouvelle renferme les éléments d'une force plus considérable et plus puissante, mais son organisation a fait point on peu de progrès depuis la paix de Villafranca jusqu'à aujourd'hui.

La question de savoir si l'on pouvait former un combat les soldats italiens, a été pendant longtemps un problème; ce dont il s'agit maintenant est plutôt de savoir si l'on peut les retenir. Etablir la discipline parmi des troupes italiennes avec des éléments purement italiens a toujours été, est, et sera la principale difficulté. Je suis très natif, et ma promenade du matin me conduisit souvent à la place d'armes, où, pendant les heures de fraîcheur, la brigade de Savoie fait des manœuvres. Réunissez ensemble les qualités les plus brillantes et les plus solides qui distinguent l'élite des soldats français et la discipline consommée qui caractérise le soldat allemand, vous ne produirez pas un corps plus noble que la brigade de Savoie en question. Ce sont tous des vétérans, car les recrues de cette année ne sont pas arrivées, et la précision, le calme, la rapidité et la légèreté de leurs évolutions sont incomparables.

Ils paraissent tristes et découragés; car ils savent qu'ils voient pour la dernière fois cette verte terre méridionale; ils savent que les liens qui les unissent à leurs frères piémontais sont en ce moment même en train de se dénouer, et comme ils doivent s'en aller, ils se sentent gagnés par le mal du pays; il leur tarde d'en avoir fini avec les séparations. Ils désirent ardemment partir, et aller au devant de cet avenir incertain que leur réserve la réunion de leur pays à un vaste empire. Et encore laissent-ils échapper un mot de plainte, un murmure? Il n'y a pas un de ces hommes basanés, trapus et silencieux, qui ne sache qu'une petite marche à travers les gorges couvertes de neige du Mont-Cenis le conduirait au sein de sa famille, où ses gouverneurs actuels se soucieraient peu de le persécuter et ne le pourraient certainement pas. Il sait que son séjour ici en ce moment n'est d'aucune utilité ni pour lui, ni pour le Roi, dont il doit bientôt quitter l'uniforme. Mais il a été élevé à l'école de la patience et de l'obéissance. Il est *soldat avant tout*. Tout en temps convenable et selon la volonté du Roi. Pour voir désertir un de ces Savoisiens, ce n'est pas à la mal du pays, il faudrait attendre aussi longtemps que pour voir se déplacer le Rochemelon couvert de neiges.

Voilà les éléments qui composent la plupart des brigades des Duchés et des Romagnes, ainsi que quelques bataillons de volontaires toscans. Ils ont été enrôlés pour la guerre. On les a forcés de servir pour une période fixée, sous la pression d'excitations artificielles; mais ils trouvent que la paix est une *scie*, et

« Eh bien! il n'y a pas dans l'armée piémontaise de meilleur régiment que ces Savoisiens. Mais il y en a peut-être de presque aussi bons. Les montagnes d'Aoste, le Canavese, Biella, Saluzzo, Cuneo et Mondovì produisent des hommes doués de la même patience et de la même dureté, et ils ont été fusionnés en une seule masse avec les Savoisiens pendant des siècles entiers. Malgré les séductions d'une terre méridionale, où plutôt les habitudes engendrées par l'indulgence dans un climat méridional, même les plaines de Novare, les vignobles des coteaux du Montferrat, et les bosquets d'oliviers de Gênes produisent des hommes qui peuvent marcher avec honneur à côté des vigoureux soldats des Alpes. Sur le versant des montagnes de Côme, de Bergame, de Brescia, les territoires de Trente et de Frioul, le long des Apennins, des Duchés et des Romagnes, « la plante humaine », comme dit Alfieri, croît certainement aussi belle, aussi robuste qu'en Piémont, et même plus vigoureuse. On ne doit pas non plus parler avec mépris des Toscans d'Arezzo et de Pistoia, ni des Romains de l'Ombrie et de la Sabine, ni des Napolitains des Abruzzes et de la Calabre. Les hommes sont là; qui en fera des soldats? »

« Un homme d'un génie inventif peut-il trouver le moyen d'établir la discipline parmi les soldats italiens? A cela, je répondrais que les généraux français de Napoléon Ier l'ont fait; que Murat l'a fait, que les Autrichiens l'ont fait et le font encore, que les Anglais de Maida l'ont fait. Mais un Italien peut-il en venir à bout? Cela a été fait en Piémont, à Gênes, dans l'île de Sardaigne. L'organisation était originairement savoyarde mais elle est devenue piémontaise, et les Piémontais ne peuvent jamais dégénérer, quoique leurs frères savoyards ne soient plus là pour leur montrer le chemin de l'honneur. Je soutiens que l'armée qui, en 1849, était tombée au fond de l'abîme le plus profond de la confusion et de la démoralisation, fut relevée par La Marmora à un si haut point d'ordre et de courage, qu'en Crimée comme en Lombardie, les Italiens ne pouvaient pas être méprisés avec raison ni par les Français et les Anglais comme auxiliaires, ni par les Russes et les Autrichiens comme adversaires. Mais aujourd'hui la Savoie retire au Piémont son influence bienfaisante, et le Piémont, à son tour, doit être l'entraîneur de l'Italie. A l'issue de la guerre, La Marmora fut mis de côté comme un instrument usé. C'était une guerre nationale, et le ministre ne dut pas dédaigner de se servir d'éléments nationaux. Les myriades de volontaires ne faisaient qu'embrasser La Marmora. Cavour prit sur lui-même la direction des volontaires et des soldats réguliers. La guerre fut livrée, mais elle ne fut pas suivie de la paix; le besoin d'une grande armée se fit encore sentir; on ne pouvait pas se passer des services des volontaires. Depuis Villafranca, Cavour et Fanti n'ont cessé de se battre les flancs pour trouver la solution de ce problème, le plus difficile de tous: comment, avec des volontaires, peut-on faire des soldats réguliers? »

« La conscription en Italie, qui donne les soldats réguliers, frappe également, en vertu de la loi, tous les jeunes gens du pays. Avec un peu de bonne volonté, cependant, on fait en sorte que l'immense majorité des conscrits soient paysans. Les volontaires sont tous, presque sans exception, citadins. Or, ces citadins sont incapables de remplir le métier de soldat, d'abord à cause de la faiblesse de leur constitution physique, ensuite parce qu'ils raisonnent trop. Placés dans les rangs, la plupart de ces volontaires appartenant à cette classe de soldats qui sont caractérisés par cette appellation de *bricconnettes intelligentes*. Ils aiment peu le travail et infiniment la conversation. La vie de garnison leur est insupportable. Ils ne sont pas sans avoir une certaine impétuosité, une certaine bravoure sauvage et passagère pendant une campagne; mais, malheureusement, même en temps de guerre, le dernier tambour est intimement convaincu qu'il en sait plus que le général le plus expérimenté. Ils aiment à donner des ordres que d'en recevoir; ils n'accomplissent pas le devoir, que, dans leur sagesse, ils ne jugent pas nécessaire. En temps de paix, ils sont tous froudeurs et hommes de club. Ils préfèrent les cafés aux baraques, les opéras aux champs de manœuvres. Ils préfèrent les promenades en voiture aux longues courses à cheval ou aux longues marches. Ils sont très forts pour les démonstrations, les adresses et les expressions de sympathie. Ils fraternisent avec les habitants des villes et entre eux. Ils font la loi quant à ce qui est bon pour eux, pour leur patrie et pour toute l'Europe. Quelques uns d'entre eux ont de l'argent, ils le dépensent avec leurs camarades, sur un pied d'honnête communisme.

Voilà les éléments qui composent la plupart des brigades des Duchés et des Romagnes, ainsi que quelques bataillons de volontaires toscans. Ils ont été enrôlés pour la guerre. On les a forcés de servir pour une période fixée, sous la pression d'excitations artificielles; mais ils trouvent que la paix est une *scie*, et

la vie de garnison un supplice; et quelques-uns d'entre eux s'en sont allés grâce à des *deputazioni* successives, ou réformes opérées par le général Fanti. Mais leurs rangs ont été remplis par de nouveaux volontaires de Trente et de Venise, et leur vice organique n'a jamais été radicalement guéri.

« Je ne sais pas que ces troupes, qui se montent environ à 30,000 hommes, puissent subir d'autre réforme que la dispersion et le licenciement instantané. Leur incorporation avec les vieux régiments piémontais est beaucoup plus vite résolue qu'effectuée. Un grand nombre de volontaires des plus intelligents et des mieux intentionnés préfèrent, il est vrai, dès le commencement de la guerre, entrer dans les rangs piémontais; mais beaucoup d'entre eux étaient gens de bonne famille; ils étaient poussés par de généreux principes patriotiques. Ils connaissent peu les rigueurs de la vie des camps; ils n'étaient pas faits pour avoir commerce avec les rudes ignorants et grossiers qui composent la majorité des rangs réguliers; ils n'étaient pas préparés aux exigences de la discipline piémontaise, sévère outre mesure et si rigoureuse. Des volontaires et des réguliers se battraient bien côte à côte, mais on ne peut pas facilement leur faire plonger la cuiller dans la même gamelle; et ils ne veulent pas partager la même paille. On peut, il est vrai, obtenir cette abnégation d'un vrai volontaire pendant une campagne; mais en temps de paix, les habitudes du soldat paysan sont incompatibles avec celles du citadin élevé avec délicatesse; et malheureusement tous les volontaires ne sont pas des patriotes de bons principes et de cœurs loyaux. Des vagabonds sans nombre ont été introduits sans distinction dans les brigades de l'Italie centrale; ils étaient attirés par la solde élevée que le gouvernement provincial jugea convenable de leur accorder au commencement. Il y avait des vagabonds très lettrés non moins que des vagabonds illettrés; et la nomination ainsi que la promotion des officiers étaient en mainte circonstance effectuées avec une insouciance et un complet manque de jugement. On ne pouvait, par aucun effort humain, incorporer tous ces soldats et tous ces officiers avec les régiments piémontais. Les soldats ne se soumettaient jamais à la sévérité salutaire du gouvernement piémontais. Les officiers ne vaudraient jamais que leurs rangs fussent épurés selon le type de l'avancement piémontais. En fusillant une masse avec masse, il y aurait plus de chance pour que l'Italie désorganisée le Piémont, que pour que le Piémont disciplinât l'Italie.

« A tout prendre, comme je l'ai souvent dit, il y a à craindre que l'Italie perde par la paix ce qu'elle a gagné par la guerre. Si la guerre éclatait même à présent ces éléments désordonnés de l'Italie du centre pourraient servir à d'excellentes choses. En effet, les scandales même dont Ferrare, Tortone et d'autres endroits ont été récemment le théâtre, indiquent seulement la vraie nature du mal. Les volontaires sont des hommes propres à se battre, ou bien ils ne sont rien. Si le Roi les avait invités à se réunir à lui dans une nouvelle lutte avec Lamoricière et le roi de Naples, ils ne se seraient pas remués pour se réunir à Garibaldi. Ils ont obéi à une impulsion guerrière, généreuse et patriotique. Il est vrai qu'un soldat ne devrait rien connaître de ces impulsions, et qu'il devrait même garder son patriotisme, jusqu'à ce que l'on ait besoin. Mais ce ne sont pas là des soldats de paix; ou ils devraient être licenciés. L'armée, non moins que l'Etat de Piémont, pour pouvoir vivre, doit avoir ou la paix ou la guerre; un Etat composé d'éléments hétérogènes si nouveaux ne peut pas maintenir une armée sur le pied de guerre en temps de paix. Peu à peu, par compagnies et par pelotons, les Emiliens et les Toscans peuvent être et seront identifiés aux soldats piémontais. Mais une armée de 30 à 40,000 hommes ne peut pas s'assimiler tout de suite une masse désordonnée d'un nombre presque égal. Cette masse aussi est composée d'éléments qui ne sont pas assimilables. Il est pénible au dernier point de penser aux millions et aux millions qui ont été jetés dans l'Emilie pour vêtir et revêtir ces volontaires qu'aucun uniforme ne rendra soldats, pas plus qu'un capuchon ne peut faire des moines. Fanti pense trop tard aux levées régulières. C'est un ministre bien pensant et intelligent; mais le temps n'est peut-être pas éloigné où le Piémont sentira qu'il a besoin de la main énergique, de la volonté sévère, inébranlable, de la sévérité à l'esprit étroit, mais prévoyante, du bien méritant, quoique impopulaire La Marmora.

On lit dans une lettre adressée de Rome à la *Gazette du Midi*: « Le Piémont arme avec une activité inimaginable. De son côté l'attitude que prend l'Autriche n'est rien moins que pacifique, d'où l'on conclut judiciairement la probabilité d'un prochain conflit entre ces deux puissances. « Le Piémont ne compte pas moins de deux cent mille hommes sous les armes, avec lesquels il a l'hâte de se montrer et de faire *di se*. Mais peut-il également aujourd'hui compter, comme naguère, sur le concours unanime de l'opinion italienne? L'on peut hardiment répondre: Non! »

« La devise: Liberté, qui est d'un appât si magique et d'un effet si sûr quand il s'agit de soulever les peuples, perd bien de son charme dans l'application; il suffit souvent d'une courte épreuve pour désillusionner ses plus fermes adhérents. Or, le régime auquel M. de Cavour a soumis les annexes du royaume pendant ces quelques derniers mois est loin d'avoir concilié tous les cœurs au gouvernement.

« Le Piémont est donc loin de posséder cette homogénéité d'opinions et de sentiments qui fait la force des Etats, et dans l'hypothèse d'une lutte prochaine avec l'Autriche, je ne sais si l'en serait pas bientôt à regretter l'ancienne union de son petit royaume et ses 50,000 hommes de troupes bien disciplinées qu'il a imprudemment délayés dans 200,000 qui ne le sont guère.

« On assure que Garibaldi est tout à fait en voie de succès, grâce aux Anglais, qui ne prennent pas la peine de dissimuler les secours qu'ils lui accordent et l'intérêt qu'ils portent à son entreprise. « On a terminé, jeudi dernier, le triomphe de la *Minerva*, qui s'est accompli avec grande solennité et grand concours de peuple.

« On avait placé au-dessus de la porte principale de l'église un tableau sur lequel on lisait: *A la guerra antica che più astuta rinnovalsi contro la Chiesa, con fede più solida opponiamo, Romani, le armi nostre, le preghiere a Maria, aiuto dei cristiani.*

(A l'ancienne guerre qui se renouvelle avec plus de perfidie contre l'Eglise, avec une foi plus ferme opposons, Romains, nos armes, qui sont: les prières à Marie, secours des chrétiens.)

« Le dernier jour du triduo se trouvait être justement le jour anniversaire de la rentrée de Pie VII à Rome. On sait que c'est de là que date l'adjonction du verset: *Auxilium christianorum* aux litanies de la sainte Vierge, que déjà saint Pie V avait invoquée sous ce titre après la bataille de Lepante.

de la France, aurait établi un cordon militaire pour empêcher de se renouveler les passages de la frontière par les bandes de volontaires qui ont, dans ces derniers jours, si fort inquiété le gouvernement de Sa Sainteté.

« On a fait grand bruit à propos d'un ordre du jour adressé aux troupes romaines, faisant connaître que les services administratifs sont tout à fait en dehors des attributions de M. le général de Lamoricière, et une fausse interprétation a fait dire que par cette pièce officielle le gouvernement défendait d'obéir à ce général pour tout ce qui a trait à l'administration.

« Il a été en effet porté à la connaissance de l'armée que la direction du personnel des officiers et le recrutement des troupes, ainsi que les différents marchés à passer pour les approvisionnements, n'étaient pas du ressort du général, et que c'était au ministre des armes que toutes les demandes et lettres concernant ces services devaient être adressées.

« Comme vous le voyez, il n'y a rien là qui puisse laisser supposer un désaccord entre le ministre et le général en chef; mais, au contraire, il faut y voir un simple exposé des droits de chacun, exposé, provoqué par M. de Lamoricière lui-même, afin d'éviter une perte de temps dans les affaires et quelquefois un préjudice dans des intérêts divers.

On lit dans une lettre adressée de Rome à la *Gazette du Midi*:

« Le Piémont arme avec une activité inimaginable. De son côté l'attitude que prend l'Autriche n'est rien moins que pacifique, d'où l'on conclut judiciairement la probabilité d'un prochain conflit entre ces deux puissances.

« Le Piémont ne compte pas moins de deux cent mille hommes sous les armes, avec lesquels il a l'hâte de se montrer et de faire *di se*. Mais peut-il également aujourd'hui compter, comme naguère, sur le concours unanime de l'opinion italienne? L'on peut hardiment répondre: Non!

« La devise: Liberté, qui est d'un appât si magique et d'un effet si sûr quand il s'agit de soulever les peuples, perd bien de son charme dans l'application; il suffit souvent d'une courte épreuve pour désillusionner ses plus fermes adhérents. Or, le régime auquel M. de Cavour a soumis les annexes du royaume pendant ces quelques derniers mois est loin d'avoir concilié tous les cœurs au gouvernement.

« Le Piémont est donc loin de posséder cette homogénéité d'opinions et de sentiments qui fait la force des Etats, et dans l'hypothèse d'une lutte prochaine avec l'Autriche, je ne sais si l'en serait pas bientôt à regretter l'ancienne union de son petit royaume et ses 50,000 hommes de troupes bien disciplinées qu'il a imprudemment délayés dans 200,000 qui ne le sont guère.

« On assure que Garibaldi est tout à fait en voie de succès, grâce aux Anglais, qui ne prennent pas la peine de dissimuler les secours qu'ils lui accordent et l'intérêt qu'ils portent à son entreprise.

« On a terminé, jeudi dernier, le triomphe de la *Minerva*, qui s'est accompli avec grande solennité et grand concours de peuple.

« On avait placé au-dessus de la porte principale de l'église un tableau sur lequel on lisait:

A la guerra antica che più astuta rinnovalsi contro la Chiesa, con fede più solida opponiamo, Romani, le armi nostre, le preghiere a Maria, aiuto dei cristiani.

(A l'ancienne guerre qui se renouvelle avec plus de perfidie contre l'Eglise, avec une foi plus ferme opposons, Romains, nos armes, qui sont: les prières à Marie, secours des chrétiens.)

« Le dernier jour du triduo se trouvait être justement le jour anniversaire de la rentrée de Pie VII à Rome. On sait que c'est de là que date l'adjonction du verset: *Auxilium christianorum* aux litanies de la sainte Vierge, que déjà saint Pie V avait invoquée sous ce titre après la bataille de Lepante.

On lit dans le *Times*:

« Nous aurons peut-être bientôt à voir qui dirigera le gouvernement de la Sicile. Mais nous espérons que le royaume tout entier secouera le joug du souverain régnant. Ce sera, en pareil cas, à nos hommes d'Etat d'aviser aux meilleurs moyens de régler la succession. Il y en a trois: 1° annexer à la Sardaigne le royaume de Naples tout entier. C'est un plan qui trouvera probablement faveur auprès des partisans de la nationalité italienne. Les Anglais ne s'y opposeraient sans doute pas; mais reste à voir comment l'accueilleraient le souverain qui s'est imaginé que l'importance excessive du royaume de Sardaigne, tel qu'il est présentement, menace ses propres Etats. 2° Le rétablissement, de la famille Murat; moins on en dira là-dessus, ce sera le mieux. 3° L'élévation au trône quelque membre plus sensé de la maison de Bourbon. Le prince de Syracuse, frère du roi défunt, oncle du roi régnant, est un homme judicieux, sincère

rement constitutionnel, et qui a toujours protesté contre les actes tyranniques de son frère et de son neveu. Il paraît être à Naples ce qu'était Louis-Philippe vis-à-vis de Charles X, en France, et s'il y a dans le caractère à peu près autant d'analogie que dans la position ce royaume agité, bouleversé, pourrait faire pis que de l'élever au trône à la place du fanatique qui règne actuellement.

Zambianchi.

Nous trouvons la lettre suivante dans la *Gazette de France*:

« Au moment où le trop fameux Zambianchi reparait sur la scène politique, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce que disait de cet *illustre citoyen* le *Constitutionnel*, en 1847: « Zambianchi, réfugié italien, est venu en France en 1831. Il y a été occupé comme agent-voyer dans le département de l'Aube jusqu'en 1847, époque à laquelle une amnistie de Pie VII lui permit de rentrer dans sa patrie. (Il est né à Forlì.)

« Homme exalté et révolutionnaire par sang, il ne tarda pas à s'enrôler dans le mouvement anarcho-socialiste qui mit un terme aux réformes inaugurées par Pie IX, et leur fit succéder une ère de brigandage et de crimes.

« Zambianchi fut un des héros de l'assassinat; protégé par la science et peut-être par la complicité du triumvirat romain, il put se livrer sans scrupule à ses goûts sanguinaires. Il s'était adjoint le rôle, il l'a rempli d'une manière digne des Lebon et des Carrier.

« Mais laissons parler le *Constitutionnel*; on lit ce qui suit dans le numéro du 3 octobre 1849:

« temps de la république romaine, a été un expédient des sociétés secrètes. Une bande de sicaires gorgés de vin avait le soin de ces exécutions ordonnées par des chefs invisibles. Des officiers de la garde nationale, des prêtres, des citoyens de toutes classes, ont été les victimes de ce tribunal rochelme installé et fonctionnant à Rome.

« On a nié les exécutions de Saint-Caixte; rien n'est plus certain, rien n'est plus authentique. En homme, tel qu'en produisent les révolutions sanguinaires par nature, et assassinant ses crimes par une sorte de jovialité féroce, Zambianchi, avait sous ses ordres des soldats de finances (donaniers), gens fanatisés par ses paroles et son exemple. Zambianchi avait établi son quartier général dans une petite église nommée Saint-Calixte, au centre du Transtévère. Ses émissaires lui amenaient les patients; il prononçait lui-même la sentence; l'exécution avait lieu la nuit, et le cadavre était enterré dans le jardin. On évalue à une vingtaine le nombre des malheureux qui ont été égorgés ainsi, et le chiffre n'a rien d'exagéré; huit corps ensevelis dans ce lieu fatal ont été reconnus.

« Telle fut la mort du curé de la Minerve, vénérable prêtre d'une vie évangélique, d'une charité exemplaire. On n'a point su pour quelle cause il fut arrêté et conduit au terrible Zambianchi. On raconte que Zambianchi le fit venir à l'heure de son dîner, le fit asseoir et lui annonça que, le repas fini, il serait mis à mort. A cette nouvelle, un tremblement convulsif s'empara du pauvre prêtre.

« Comment, s'écria le démagogue, tu vas avoir les honneurs du martyre, et tu trembles!

« — Mon fils, répondit le prêtre, je demande à Dieu qu'à l'heure de votre mort vous ne trembliez pas davantage. Zambianchi dina; à la fin du repas, il fit emmener le curé de la Minerve, se plaça à sa fenêtre, et, sous ses yeux, au pied d'un arbre, le prêtre fut fusillé. Carrier n'eût pas fait mieux.

« Vous penserez sans doute qu'il n'est pas hors de propos, Monsieur le Directeur, de faire connaître au public cette page sinistre de la révolution romaine. Peut-être le *Constitutionnel d'aujourd'hui* y trouvera-t-il matière à réflexion.

« Veuillez agréer, etc. Coudrot, abonné de la *Gazette*.

Aix, le 26 mai 1860.

Le recensement de 1860.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis*:

Le recensement décennal que le Congrès fait faire en ce moment, fournit aux statisticiens des Etats-Unis une occasion toute naturelle d'aligner des colonnes de chiffres, d'entasser les calculs et d'émousser de points d'exclamation leurs remarques sur le progrès, l'accroissement et l'avenir de la confédération. Il y a, dans ces travaux, des rapprochements sur lesquels il n'est pas sans intérêt de s'arrêter.

En 1790, le total de la population des Etats-Unis était, en chiffres ronds, de 5 millions d'âmes; il avait doublé en 1820, s'élevait à 25 millions en 1850, et dépassera cette année, le chiffre de 30 millions. Cette masse d'êtres humains, qu'on peut considérer comme énorme dans un pays dont les forêts primitives couvraient naguère encore la plus grande partie, est répartie de la manière suivante par

les hommes qui ont suivi attentivement la marche de la double émigration des Européens aux Etats-Unis, et des Américains, d'un Etat à l'autre:

Ets.	Personnes libres.	Esclaves.	Total.
New-York.....	3,750,000	—	3,750,000
Pennsylvanie.....	2,900,000	—	2,900,000
Ohio.....	2,500,000	—	2,500,000
Illinois.....	1,750,000	—	1,750,000
Indiana.....	1,300,000	520,000	1,820,000
Messachusetts.....	1,500,000	—	1,500,000
Tennessee.....	950,000	200,000	1,150,000
Kentucky.....	760,000	240,000	1,000,000
Georgia.....	580,000	420,000	1,000,000
Missouri.....	910,000	90,000	1,000,000
Caroline du N.....	625,000	325,000	950,000
Alabama.....	500,000	420,000	920,000
Mississippi.....	275,000	425,000	700,000
Michigan.....	800,000	—	800,000
Caroline du S.....	300,000	420,000	720,000
Texas.....	510,000	210,000	720,000
Iowa.....	700,000	—	700,000
Wisconsin.....	700,000	—	700,000
Maine.....	700,000	—	700,000
Maryland.....	500,000	90,000	590,000
Louisiane.....	350,000	300,000	650,000
New-Jersey.....	600,000	—	600,000
Connecticut.....	410,000	—	410,000
N.-Hampshire.....	350,000	—	350,000
Vermont.....	350,000	—	350,000
Californie.....	300,000	—	300,000
Minnesota.....	300,000	—	300,000
Arkansas.....	205,000	75,000	280,000
Rhode-Island.....	180,000	—	180,000
Floride.....	70,000	68,000	138,000
Kansas.....	120,000	—	120,000
Nevada.....	98,000	2,500	100,500
N.-Mexique.....	80,000	—	80,000
Oregon.....	60,000	—	60,000
Dist. Columbia.....	50,000	2,000	52,000
Nebraska.....	50,000	—	50,000
Utah.....	50,000	—	50,000
Washington.....	30,000	—	30,000
Dalcota.....	6,000	—	6,000
Totaux.....	27,666,500	3,905,500	31,572,000

Ces relevés faits à vue de pays sont évidemment exagérés; cependant nous ne voyons pas que les chiffres du prochain recensement s'en éloignent de beaucoup. Ce qu'on trouvera en moins dans un Etat sera peut-être en plus dans un autre, et somme toute, on arrivera à peu de choses près aux résultats suivants:

Population.....	27,000,000
Population esclav.....	4,000,000
Population de couleur libre.....	500,000
Total.....	31,500,000

Ces chiffres en main, nous pourrions nous jeter dans les réflexions les plus profondes et les considérations les plus hasardées relativement à l'influence du climat, des fleuves, des lacs, des plaines et des montagnes, du froid et du chaud, des baies et des côtes escarpées, des canaux et des chemins de fer, des religions et des institutions sur l'accroissement des populations. Pourquoi, par exemple, Portland et Norfolk, qui possèdent chacune un port magnifique, ont-elles une fortune si différente, celle-ci restant à l'état de grosse bourgade, tandis que l'autre est appelée à de si grandes destinées? Pourquoi les plaines de l'Illinois sont-elles couvertes de riches moissons et de villages prospères, tandis que celles du Texas restent incultes comme au temps des Indiens? Pourquoi la Nouvelle-Orléans s'est-elle laissée dépasser par Cincinnati, et celle-ci sera-t-elle bientôt distancée par Chicago, qui trouve à son tour sa rivale dans St.-Louis? L'industrie s'enfonce dans les gorges les moins accessibles de la Pennsylvanie, à la recherche d'un filon de houille, et semble presque ignorer que la Virginie abonde en riches mines de charbon. 200,000 New-Yorkais ont dit adieu à leur Etat-Empire pour aller s'établir dans les tristes sapinières du Michigan, et c'est à peine si l'on en compte 3,000 qui aient eu le bon esprit d'aller planter leurs tentes dans les belles forêts, au climat sain, au sol fertile du Kentucky et du Tennessee.

Les moralistes d'une certaine école ne manqueraient pas de dire que l'Etat aux loups—c'est le surnom du Michigan—à sur les deux autres un avantage immense, celui d'être exempt de nègres; à quoi on pourra répondre que, dans le Missouri, l'immigrant blanc a bien su repousser l'esclave, de plusieurs comtés. Il y a une dizaine d'années, on prétendait encore que le Saint-Laurent et le Mississippi étaient les deux grandes artères de l'Amérique du Nord, dont Montréal et la Nouvelle-Orléans étaient considérées comme les deux puissants poulx. Le froid paraissait avoir engourdi le poumon canadien, tandis que la chaleur torride de la Louisiane n'était nullement un obstacle au développement du poumon américain; pourquoi ces deux villes changeant-elles peu à peu de rôle et l'une renaît-elle à la vie commerciale au moment où l'autre perd de sa vigueur? Là-bas, sur les bords du St.-Laurent, il ne manquera pas d'Anglais et d'anglomanes pour répondre que la prospérité de Montréal date du

Si nous entreprenions de donner la solution de tous ces problèmes et de répondre à tous les *pourquoi*, il faudrait écrire un volume, au lieu d'un article de journal, et plus d'un lecteur impatient dirait qu'il est inutile de se donner tant de peine pour trouver la cause de faits accomplis on dont l'accomplissement est inévitable. On préfère spéculer sur l'avenir et tâcher de prévoir les effets de l'accroissement de la population respective de chaque Etat.

Lors du recensement de 1790—le premier qui se soit fait aux Etats-Unis—New-York, l'Etat-Empire d'aujourd'hui, ne venait, sous le rapport du chiffre de la population, qu'au cinquième rang, après la Caroline du Nord. En 1800, il était arrivé à la troisième place; et en 1820, il conquit la première, et devint, sans doute, pendant ce laps de temps, le plus peuplé des Etats.

On verra d'ailleurs, par le tableau des Etats les plus peuplés de chaque Etat, que New-York, à l'époque de 1790—Virginie, New-York, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1800—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1820—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1840—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1850—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1860—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1870—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1880—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1890—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1900—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1910—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1920—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1930—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1940—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1950—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1960—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1970—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1980—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 1990—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2000—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2010—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2020—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2030—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2040—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2050—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2060—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2070—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2080—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2090—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2100—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2110—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2120—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

En 2130—New-York, Virginie, Pennsylvanie, Ohio, Caroline du Nord et Massachusetts.

qu'on a d'un blanc. Par conséquent, les quatre millions d'esclaves du Sud ne comptent que pour deux millions quatre cent mille personnes, qui, ajoutées au chiffre des blancs, donnent un total de 30 millions. Divisé par 233, ce nombre donnerait un quotient d'environ 128,000. Après avoir accordé à chaque Etat un nombre de représentants qu'il formerait, n'est pas encore arrivé au point où l'on donnerait pour par... si l'on représentait de... le nombre, un... plus à chacun des Etats... les fractions les plus élevées.

On conçoit qu'avec ce système, tel qu'il est, un Etat du Nord qui a une population inférieure à un autre Etat du Sud, peut néanmoins envoyer au Congrès plus de représentants que ce dernier—ce qui, soit dit en passant, est une injustice flagrante de la constitution. Prenons, par exemple, le New-Jersey, qui avec ses 600,000 habitants pourra élire plus de représentants que la Caroline du Sud qui a une population de 720,500 âmes; mais dont les 420,000 nègres ne valent que 252,000 blancs. Ainsi la Nouvelle-Angleterre et le Michigan, avec un ensemble de quatre millions d'âmes seulement auront une trentaine de représentants, tandis que les deux Carolines, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi et la Louisiane, qui ont un total de cinq millions d'âmes n'éliront qu'un ou deux représentants de plus.

Autant que nous le permettent des calculs approximatifs, voici qu'elle sera la répartition des 233 sièges dans la Chambre du prochain Congrès.

Etats	Nombre des Rep.	Gain	Perte
Maine	1	—	—
Massachusetts	1	—	—
New-Hampshire	1	—	—
Vermont	1	—	—
Rhode-Island	1	—	—
Connecticut	1	—	—
New-York	39	—	—
New-Jersey	11	—	—
Pennsylvanie	33	—	—
Ohio	20	—	—
Michigan	13	—	—
Indiana	14	—	—
Illinois	14	—	—
Iowa	6	—	—
Wisconsin	5	—	—
Minnesota	2	—	—
Delaware	1	—	—
Maryland	6	—	—
Virginie	11	—	—
Caroline du Nord	7	—	—
Caroline du Sud	4	—	—
Géorgie	7	—	—
Kentucky	7	—	—
Tennessee	5	—	—
Missouri	8	—	—
Arkansas	2	—	—
Mississippi	5	—	—
Louisiane	5	—	—
Alabama	9	—	—
Floride	1	—	—
Texas	5	—	—
Californie	2	—	—
Oregon	1	—	—

On voit par ce tableau, qu'à l'exception de l'Ohio, tous les Etats du nord-ouest gagneront au recensement; que les anciens Etats y perdront, à l'exception du New-Hampshire et que, le Texas et le Missouri excepté, tout ce que les Etats du sud-ouest peuvent faire, est de maintenir leur ancienne position. Quand le Kansas et le Nebraska feront partie de l'Union, les Etats libres de la vallée du Mississippi auront la prépondérance dans les élections générales et pourront imposer leurs principes au Sud même sans le concours de la Nouvelle-Angleterre, de New-York et de la Pennsylvanie. C'est alors que l'Union est en danger.

Avant de terminer ce travail, que nous devons reprendre un jour, lorsque le recensement aura fait quelques progrès, nous demanderons s'il ne serait pas temps de remanier un peu la carte des Etats-Unis, comme on s'occupe depuis plusieurs années de remanier celle d'Europe. Que signifient des Etats illipitiques tels que le Rhode-Island, la Delaware et le Connecticut dans une confédération qui renferme le Texas, presque aussi grand que la France? Et cependant la Delaware et le Rhode-Island envoient quatre sénateurs au congrès, c'est-à-dire autant que le New-York et la Pennsylvanie; et quoique la Delaware n'ait qu'une population de 100,000 âmes, elle aura son représentant au Capitole. Cette anomalie, sanctionnée par la constitution, deviendra plus choquante à mesure que les vastes Etats se peupleront.

CANADA.

QUEBEC, 27 JUIN 1860.

Le *Courrier du Canada* ne paraîtra pas vendredi, 29 juin, fête de St. Pierre, apôtre.

La révolution et Garibaldi.

Les événements marchent en Italie avec une rapidité qui déjoue toutes les prévisions.

Ainsi qu'on l'a vu, aux nouvelles apportées par le *Milita*, les troupes napolitaines ont dû quitter l'armée pour être concentrées en masse à Messine et à Syracuse, à peu près les seules places qui restent, en Sicile, au roi de Naples.

Garibaldi est maître de Palerme; il ne peut tarder de devenir maître de toute la Sicile, et peut-être de tout le royaume. On peut s'en affliger, il n'y a point lieu de s'en étonner.

Si l'affiliation est légitime, l'étonnement ne serait que naïf.

Nous le disions dans notre numéro du 13 juin: la révolution doit triompher et elle triomphera. S'imaginer que la mort ou la capture du fameux *condottieri* mettrait fin, c'est se faire volontairement illusion. Tout au plus y aurait-il un point d'arrêt. Garibaldi est un soldat de la révolution, le plus intrépide, si l'on veut, mais ce n'est qu'un soldat. Il n'est point nécessaire. Il n'est qu'un

instrument, peut-être à son insu, de volontés supérieures à la sienne. L'instrument brisé, l'ouvrier en prend un autre et achève son œuvre.

Il n'y a donc point lieu de s'étonner de l'accès de cet aventurier, et autant de l'enthousiasme de la révolution par Garibaldi que par tout autre. C'est un brave soldat, doué d'une énergie peu commune, et qui paie de sa personne. Il est adoré de ses compagnons auxquels il communique son ardeur et son enthousiasme, et, sur ses pas, ils vont sans murmure chercher la mort au milieu des fatigues et des hasards.

—Vous tenez donc Garibaldi en haute estime et approuvez ce qu'il fait?

—Moi! nullement. Je reconnais ses hautes qualités et dis en même temps qu'il n'en saurait guère faire un plus mauvais emploi.

J'ai d'ailleurs pour lui tout juste autant d'estime que pour certaines têtes couronnées devant lesquelles on s'incline volontiers par aveuglement ou par calcul.

L'intérêt heureusement se déplace; le voile qui couvre la vue finit par se déchirer, et l'on fait alors la part des nuls et des autres avec impartialité.

Or, que pourriez-vous reprocher à Garibaldi que l'on ne puisse tout aussitôt et avec non moins de justice reprocher à ceux-là?

Il faut même reconnaître que s'il doit leur être comparé en beaucoup d'autres choses, plus ou moins dignes d'admiration, il leur est infiniment supérieur par la franchise.

Il n'affecte point des allures d'hypocrite et marche carrément à son but.

C'est moins habile, si vous voulez, mais c'est assurément beaucoup plus honnête, et cette honnêteté relative a son prix, même chez les flibustiers.

La St.-Jean-Baptiste.

Le beau jour de la fête nationale, celui où nous réveillons annuellement tout un monde de traditions, de souvenirs, d'espérances, en retremperant nos nobles instincts de race aux sources de la religion et du patriotisme, s'est passé parmi nous dans l'éclat des fêtes et des réunions joyeuses. Nos compatriotes avaient, lundi, pour le célébrer par les démonstrations d'usage, le plus beau ciel qu'il soit possible de désirer, et le soleil le plus bienfaisant, dont une douce brise de juin tempérât les ardeurs.

La procession s'est formée sur le quarré de la Place d'Armes, où toutes les sections de la Société St.-Jean-Baptiste se réunirent vers huit heures et demie, avec haches d'armes, banderoles, oriflammes et drapeaux; insignes dont l'ensemble parla aux yeux et dont le fastueux déploiement semble convier à une grande et unanime célébration toute la grande famille canadienne-française.

Votre vieux et vénérable drapeau de Carillon était, cette année encore, de la fête, enfermant tout un monde de gloire dans ses plis en lambeaux. Puis-je-t-il y revenir longtemps! Il est à lui seul une tradition, l'ainée de nos traditions, le drapeau patriarcal et séculaire!

L'ordre le plus admirable a régné dans tout le parcours de la procession, dans sa marche triomphale à travers nos rues pavées et riantes: nos étables sont si vertes et si gais, et l'on en avait échelonnés tant et de si beaux sur notre passage!

Une foule immense était stationnée aux abords de l'église St. Roch, où les cohortes de la St.-Jean-Baptiste ne tardèrent pas à arriver pour le service divin. La vaste paroi de cette église suffit à peine à contenir la multitude qui vint s'y presser, et les bancs d'honneur réservés aux membres de la société furent bientôt comblés.

La messe fut chantée par le révérend M. Ed. Langevin, et un chœur des principaux amateurs de cette ville fit entendre la musique la plus solennelle et la plus religieuse, de la composition d'Hayden (2de messe). Le révérend M. Lévêque, directeur du pensionnat de l'Université, a fait le sermon de circonstance. Il a su rappeler aux Canadiens, dans une allocution vive et facile, que le secret de la conservation de ce qui leur est cher, leur belle et religieuse nationalité, réside non-seulement dans l'adhérence ferme et invincible aux vigoureux principes de la religion, aux traditions du passé, aux mœurs et aux lois, mais encore et, peut-être plus qu'on ne pense, dans cet attachement à cette belle simplicité de goûts et d'affections qui distingua nos pères. Il s'est élevé à cette occasion avec beaucoup de force contre une de ces choses, importées de l'étranger et naturalisées chez nous pour notre malheur, le luxe envahissant et prodigieux.

Le prédicateur a cité avec beaucoup d'apropos quelques passages de ce livre tant estimé que nous voyons entre les mains de tout le monde, et qui a précédé en Canada son auteur pour préparer à ce dernier une réception telle qu'on n'en fait qu'aux vieux amis. Nous citons et

extrayons ce qui suit de son beau chapitre sur "l'avenir intellectuel et moral des Canadiens en Amérique":

"Par quel point que nous ayons étudié la question de la conservation et de l'avenir des canadiens, notre analyse est partout arrivée à ce résultat: que l'on peut prendre pour le résumé radical de toutes nos observations, savoir: que le premier fondement de leur force repose sur la simplicité de leur mœurs.....

"On nous a assuré que plusieurs cherchaient à propager au Canada, avec le désir d'un plus grand confort, quelque imitation périlleuse des raffinements corrompus de notre Europe.

"On en voit quelques-uns, dit-on, justifier que dans les campagnes, qui ont abandonné la noble simplicité de leurs pères et mêmes les costumes populaires et nationaux, pour couvrir leurs femmes de soie et s'affubler à l'anglaise.

"Ils ne sauraient trop se prémunir contre de pareils abus, où ils n'ont rien à gagner et tout à perdre: il y a 200 ans que les canadiens passent pour le peuple le plus gai et le plus affable de l'Amérique, sans avoir eu besoin de faste ni d'appât dans leurs plaisirs; que pourraient-ils donc envier à nos fêtes guindées, où l'on pécit l'ennemi, à moins qu'un petit grain de corruption n'y vienne mêler sa dangereuse saveur?"

Admirons ces paroles frappantes de justesse et de vérité, et profitons du conseil qu'elles comportent.....

Au sortir de la messe, la procession a reformé ses rangs et repris sa marche pour le retour. On alla saluer Son Excellence à l'Hôtel du Gouvernement, et Sa Grâce Mgr. l'Archevêque au nom duquel le Révérend M. Cazen, vicaire général, adressa quelques mots de réponse. On avait salué Son Honneur le Maire de Québec en se rendant à la messe. La procession vint se disperser au Conseil de Ville, où la Société St.-Jean-Baptiste put être témoin de la cérémonie de la présentation par le maire d'une médaille civique à un de nos concitoyens, M. Grégoire, dont tout le monde connaît l'héroïque conduite à l'occasion de l'incendie du 24 mai dernier. Ensuite, M. le Président de la St. Jean Baptiste prit la parole pour remercier les sections de leur patriotique concours, et il signala la présence dans l'assemblée de M. Boucher le Président de la Société St. Jean Baptiste à New-York. De cordiaux et joyeux vœux accueillirent cette nouvelle: puis tous se séparèrent.

Le soir, la Salle Musicale était le théâtre d'une démonstration d'un autre genre, d'une de ces réunions qu'on est convenu d'appeler *promenades-concerts*, où la gaieté est franche, vive et dégagée. On nous assure qu'elle n'a pas manqué de ces derniers caractères lundi soir, et que trois cents personnes environ étaient présentes, parmi lesquelles on remarquait l'élite des Québécois et Québécoises de notre origine.

Puissions-nous recueillir chaque année, au retour de la fête nationale, de nouvelles et généreuses impressions de patriotisme, et nous instruire d'avantage, au contact de nos frères, de nos destinées et de nos devoirs et comme peuple et comme individus!

H. T. T.

24 Juin 1860.

A LA PATRIE ET AUX AIEUX.

J'aime, ô terre bénie, où dorment nos aïeux!
Tes lacs d'azur au fond des bois harmonieux
Où murmure une onde limpide,
Tes coteaux émaillés de hameaux éclatants
Qui se mirent au loin dans les flots transparents
De ton fleuve large et rapide.

L'été, j'aime à te voir l'embellir de tes fleurs;
L'automne et le printemps, de ces vives couleurs,
Du soleil mobile cortège,
Du soleil flamboyant des nuits, ton charme est sans
Quand l'hiver est venu protéger ton sommeil
De son brillant manteau de neige.

Il est un ciel plus doux, un sol plus embaumé
Que, par la main du temps, les arts ont parsemé
Des richesses de leur parure;
Mais au sein de tes monts on respire la paix,
Et la liberté sainte ajoute plus d'attraits
Aux dons que t'a faits la nature.

Lorsque le monde ancien, ne cherchant que de l'or,
Après des flots amers te surprit vierge encor,
La France te trouva si belle
Qu'elle t'apprécia l'honneur de féconder ton flanc,
En te donnant son nom, son amour et son sang,
Elle a su te rendre immortelle!

Alors Dieu fit surgir, où l'on planta la croix,
Un peuple de guerriers dont les nombreux exploits
Ont fait grandir notre courage;
Dont les enseignements ne seront pas perdus,
Dont la langue et la foi, les mœurs et les vertus
Ont vaincu le temps et l'orage!

Issu de ces héros, l'honnête laboureur,
Sous leurs toits conservés, à l'ange que son cœur
Dota du surnom de Joseph,
Raconte leurs combats, leurs assauts triomphants,
Et veut que ses récits, redits à ses enfants,
Leur voix naïve les répète.

Sous le rameau bénit, il place à son chevet,
—Talisman vénéré—leur antique mouquet
Usé par un siècle de gloire,
Et voit dans son sommeil passer comme autrefois,
L'oriflamme, les lis et le vieux coq gaulois
Qui chante encor dans notre histoire.

Plus heureuse, en ses murs la ville de Champlain
Protégée aux fierts sous son corset d'airain
De Montcalm les langes mortelles,
Et les pâles débris, drapeau de Carillon!
Que la France oublie! respecté d'Albion
Qui te laisse en nos mains fidèles.

Venez, lambeaux sans tache, étendard glorieux!
Nouveau Palladium légué par nos aïeux!
Souvenir de leurs ans prospères!
Au premier rang, venez où conduit notre amour...
Vous ne devez pas nous aller en ce jour
Prier au tombeau de nos pères!

Dans ces champs illustrés par leur dernier combat
Où la victoire en deuil de son plus vif éclat
Marqua leur suprême demeure,
L'oubli, linéol hideux, souillait leurs ossements,
Et seul sur le gazon vide de monuments
L'esprit du passé gronde et pleure.

Mais quels sont ces accents?—voyant leur abandon,
Le peuple s'est levé, criant: "pardon! pardon!"
Saisi d'un généreux délire;
Et semblable à la mer envahissant ses bords,
Son âme se répand en de vaines accords
Qu'en vain veut imiter ma lyre.

LE CHANT DU PEUPLE.

Vous qui du sein de l'immortalité,
Veillez sur nous avec les anges!
De Lévi, sublimes phalanges!
Soldats, martyrs de la fidélité!
De votre sang exauce la prière;
Que vos vœux guident nos cœurs,
Et que toujours, nobles vainqueurs!
Votre refrain suive notre bannière:

Plutôt mourir
Que de trahir
De nos héros les cendres et la gloire!
Luttons comme eux!
Et nos vœux
Viendront un jour bénir notre mémoire.

Cent fois déjà la brise du printemps
A seule décoré vos tombes.....
—Bronze, granit, boulets et bombes,
Venez orner leurs destins éclatants!
Pauvres colons, délaissés de l'enfance,
Le sort trompa notre désir;
Mais le ciel nous a fait grandir,
Et nous payons le tribut de la France
Au chant d'honneur.

Avec bonheur
De nos héros illustrés la mémoire!
N'oublions pas
Qu'à leur trépas
Nous redevenons des souvenirs de gloire!

Aux vieux lauriers du Royal-Roussillon,
A vos couronnes éternelles,
Nous offrons les palmes nouvelles
De Chateaugay, cet autre Carillon!
Le croirez-vous? pour prix de nos blessures,
La Haïne, échappant des enfers,
A voulu nous donner des fers.....
A nous des fers! à vous des fétterures!
Plutôt mourir
Que de trahir
De nos héros les cendres et la gloire!
Luttons comme eux!
Et nos vœux
Viendront un jour bénir notre mémoire.

Longtemps, longtemps vos enfants ont lutté
Comme on combat pour l'existence.....
Draux nous inspira la constance,
Et sur nos bords recut la liberté
Que descendait au sein de nos montagnes
Retentissent vos airs joyeux
Abandonner à nos vœux,
Et l'avenir à nos belles campagnes.
Au chant d'honneur
Avec bonheur
De nos héros illustrés la mémoire!
Comme eux luttons!
Comme eux chantons
Notre passé, nos souvenirs de gloire!

On nous a dit: "le temps accomplira
Ce que la Haïne n'a pu faire."
De cette rive hospitalière
Le nom français enfin disparaîtra.....
A cet affront dérober votre race!
Ou s'il lui faut perdre ses droits,
Que sa fin soit celle des rois!
En vos tombeaux, héros, faites lui place!
Plutôt mourir
Que de trahir
De nos héros les cendres et la gloire!
Luttons comme eux!
Et nos vœux
Viendront un jour bénir notre mémoire.

L. J. C. FISKE.

RAPPORT.

CONSEIL LÉGISLATIF,
Chambre de Comité, 16 mai 1860.
Présents:
Les hon. MM. U. J. TESSIER, Président,
Sir E. P. TACHÉ,
DE LA TERRIÈRE,
ARMSTRONG,
CRAWFORD.

Le comité spécial ci-dessus nommé auquel a été renvoyée la résolution de votre honorable Chambre du trente mars dernier, énonçant qu'il est "important pour la navigation du fleuve St. Laurent, de constater si le port du Bic et celui de la Pointe aux Pères (à 150 milles à l'Est de Québec), ou aucun autre port en Canada à l'Est de Québec, sont des havres où les vaisseaux à vapeur d'outre-mer peuvent se rendre en aucune partie de la saison d'été, dans laquelle la navigation est ordinairement fermée au port de Québec et à l'ouest de Québec" a l'honneur de présenter son rapport:

Pour obtenir les renseignements nécessaires sur le sujet soumis à sa considération, votre comité a assigné et examiné plusieurs témoins dans le but de constater l'époque à laquelle le fleuve St. Laurent est navigable l'automne et le printemps, depuis le Golfe jusqu'au Bic ou à la Pointe aux Pères.

Il résulte de leurs témoignages que cette partie du fleuve est navigable trois semaines plus tard l'automne et six ou sept semaines plus à bonne heure le printemps que la partie comprise entre le Bic et Québec.

L'importance d'avoir, dans le Bas St. Laurent, un port d'hiver et un havre de refuge où les vaisseaux remontant et descendant le fleuve St. Laurent pourraient aborder en sûreté à été depuis longtemps un sujet d'observations pour la presse et la législature, et l'honorable commissaire des travaux publics y fait allusion comme suit dans son dernier rapport: "On commande, dit-il, dans le but d'abréger encore davantage le trajet de l'Ouest par le Canada, qu'il soit pris des mesures pour s'assurer s'il est possible de naviguer sans danger, dans le Golfe St. Laurent, pendant une période plus longue que cela se fait aujourd'hui, et si l'on peut trouver

sur le territoire canadien un port accessible en tout temps de l'année. On croit que la glace du Golfe offre pendant une grande partie de l'hiver moins d'empêchement à la navigation qu'à la saison avancée de l'automne et au commencement du printemps. Cette question qui est de quelque importance pour la province, pourrait être résolue en envoyant, pendant l'hiver, un steamer faire un voyage d'essai qui n'entraînerait que peu de frais."

Cette question a aujourd'hui d'autant plus d'actualité et d'intérêt que le chemin de fer du Grand Tronc est déjà prolongé à 114 milles à l'Est de Québec. Il ne reste donc plus que 36 milles à faire pour se rendre au port du Bic, et dix autres milles pour atteindre la Pointe aux Pères. C'est à ce dernier point que les vaisseaux à vapeur de la ligne océanique canadienne arrêtent à chaque voyage en montant et en descendant pour prendre ou mettre à terre leurs pilotes, et recevoir ou donner les dépêches à la station télégraphique établie à cet endroit. Cette voie est destinée à rendre une importance encore plus grande, lorsque la ligne du télégraphe projeté sera prolongée jusqu'au Détroit de Belle Isle, où l'on suppose que les vaisseaux d'Europe pourront parvenir dans l'espace de cinq jours.

Les avantages qui résulteraient pour le commerce et le transport des passagers de l'existence d'un port dans le Bas St. Laurent, accessible pendant la plus grande partie de l'hiver, sont, par leur importance, de nature à justifier et à engager la législature à prendre les moyens propres à réaliser l'exécution de ce projet.

Votre comité s'est toutefois borné à recueillir des renseignements utiles sur le sujet qu'il avait à considérer, et il réfère aux témoignages pris devant lui.

Votre comité en est venu à la conclusion de recommander à votre honorable Chambre qu'il soit présenté à Son Excellence le Gouverneur-Général une adresse le priant de vouloir bien recommander qu'il soit fait une exploration, des ports du Bic, de Rimouski, et de la Pointe aux Pères ou de toute autre place dans le Bas St. Laurent pour constater s'il est possible d'y construire un havre de refuge pour les vaisseaux naviguant dans le fleuve St. Laurent en bas du port du Bic, et ordonner que les gardiens des phares du Bas St. Laurent, sous le contrôle du gouvernement, reçoivent instruction de prendre des observations sur l'état du golfe et du fleuve St. Laurent pendant l'hiver, et qu'il soit fait tel essai pratique que Son Excellence jugera convenable afin de constater s'il est possible pour les vaisseaux à vapeur de naviguer avec sûreté, et à quelle époque, dans le Bas St. Laurent, après la clôture l'automne, et avant l'ouverture le printemps de la saison de navigation au port de Québec.

Le tout respectueusement soumis.
U. J. TESSIER,
Président.

FAITS DIVERS.

LA SAINT JEAN BAPTISTE.—Cette fête patronale et nationale du Canada français tombe, cette année, le dimanche. Les résidents de New-York qui représentent la nationalité franco-canadienne, n'en ont pas moins voulu rester fidèles à leur patriotique anniversaire. Un banquet fraternel les réunira samedi soir, dans la salle d'Apollon. (Courrier des Etats-Unis.)

CONTRE TROIS SERPENTS.—Un jour de la dernière quinzaine, M. James Langford, de la commune de Fearing, Ohio, étant dans ses champs, à réparer une brouette à l'ombre d'un gros arbre, éprouva tout à coup une étrange sensation qui paralysa presque ses mouvements. Il sentait qu'un danger quelconque approchait et néanmoins, il n'avait ni la force, ni la volonté de s'éloigner ou même de se défendre. En instant après, il entendit à côté de lui une espèce de frôlement, et revint en partie de

Chan, Chaque Professeur.	maître de Musique Vocale et de Piano qui ne coûte que
-----------------------------	---

Chaque Amateur, | cents par numéro

QUE TOUTE LA PRESSE DU PAYS

La publication déclare être dans son
genre la meilleure et à plus bas prix,
de tout le monde.

Douze grandes pages de Musique Vocale et
Piano, pour 10 CENTS.

\$5 par année; **\$2.50** par 6 mois; **\$1.25** po
trois mois.

* Souscrivez au *Our Musical Friend*, et vous n'au
de la Musique pour toute votre famille, pour u

comme insignifiante; et si vous avez besoin de musique pour la Flûte, le Violon, le Cornet, la Clarinette, l'Accordéon, etc., etc., souscrivez au

SOLO MELÓDIST.

contenant 12 pages, et ne coûtant que **10 cent** par numéro; **\$2.50** par année; **\$1.25** par 3 mois.

Tous les numéros qui sont déjà publiés à 10 cent et des volumes reliés, contenant 17 numéros, **\$2.50** chaque, sont constamment en main.

C. B. SEYMOUR, et Cie.
107, Rue Nassau, New-York

2 janvier 1860.

Sous la Patronage des Messieurs de Collège

et de l'Université de la Trinité, à
Toronto, by Collins McGill de

Montréal, et des personnes
de rang de tout le
CANADA.

WILLIAM COUPER
(Ci-devant de Toronto.)

NATURALISTE.
No. 75, Rue SAINT PAUL, Québec

Spécimens d'Histoire Naturelle, d'oiseau
de quadrupède etc., préservés et empaillés de
manière à imiter la vie, etc., Peaux, préparées pour
exportation.

ATTENTION POSITIVE DONNÉE À TOUTES
LES BRANCHES DE L'ART.

LA CLAUDE

LA SANTÉ

Universelle.

GUIDE MÉDICAL DES FAMILLES,
*Des Curés de Campagne, des Instituteurs
des Dames de Charité et des person-
nes bienfaisantes.*

RÉDACTEUR EN CHEF

HENRI COTIN.

LA SANTÉ UNIVERSEL, fondée sous le patronage et avec la collaboration du professeur Reclus, parait le 1^{er} de chaque mois en une brochure de 64 colonnes gr.-so., illustrée de gravures et d'encadrés dans le texte, avec couverture imprimée. Chaque livraison renferme la matière de 300 pages environ d'un volume in-8o ordinaire.

CHACUN NUMÉRO EST DIVISÉ EN SIX PARTIES.

I^{re} PARTIE. SANTÉ.—Conseils aux différents âges.—Préceptes pour chaque saison.—Renseignements pour les diverses professions.

II^e PARTIE. MALADIE.—Guides des gardes-malades.—Médecine usuelle.—Secours dans les accidents.

III^e PARTIE. SPECIALITÉS.—Anatomie, physiologie, physiognomonie.—Traité des aliments.—Botanique : plantes utiles indigènes.

IV^e PARTIE. PHARMACIE DOMESTIQUE.—Remèdes à bon marché.—Recettes populaires.—Vieilles recettes célèbres.—Communications diverses.

V^e PARTIE. CONNAISSANCES UTILES.—Agriculture.—Art vétérinaire.—Economie domestique.—Secrets de ménage.—Recettes utiles.

VI^e PARTIE. VARIÉTÉS.—La médecine dans les passions.—Histoires.—Nouvelles.—Conseils.

partir de sa charge d'œuvrier.

Sanit s'occupe d'abord à tous les âges de la vie et gardera toujours la simplicité et la rigueur d'un entretien de famille. Fondée avec Récamier elle est restée sous tous les rapports digne du patronage de ce savant consciencieux et de cet homme de bien.

Elle donne successivement divers traités ayant pour objet la pratique, et tous concernant à fond tout pour chaque famille un conseiller, un guide, une maladie comme en santé. *La Sanité* formera un ouvrage complet, terminée par une table générale de matières.

Dans chaque numéro, il est répondu à toutes les lettres des abonnés. Ces conseils ou consultations précises des questions posées ou de la description de la maladie, *not en triple exemplaire*.

celui qui consulte, de pouvoir être contrôlés par tout médecin, et d'offrir de l'intérêt à tous les le-

Il n'est personne qui ne puis se trouver dans l'obligation de soulager les souffrances d'autrui par un conseil et par des soins, parfois même de s'établir garde-malade près d'un parent ou d'un ami. Il n'est personne par conséquent qui ne soit contraint de faire un peu de médecine ; or, si cette médecine est faite avec intelligence, avec quelques notions élémentaires, elle préviendra bien des imprudences elle abrégera bien des maladies, elle calmera bien des douleurs.

Six Volumes sont maintenant en vente

Prix d'un abonnement pour ou au \$2, payable
invariablement d'avance.
On souscrit à la librairie de
J. T. BROUSSEAU,
7, Rue Beaudé.
Québec, 13 octobre 1858. 1533-i

CONDITIONS
DU
COURRIER DU CANADA
ABONNEMENT.
Le Courrier du Canada paraît trois fois par semaine.

LES PRIX DE L'ABONNEMENT EST DE QUATRE PIASTRES
par an, payable par semestre d'avance.
(On ne s'abonne pas pour moins de six mois.)

TARIF DES ANNONCES.

Les annonces sont insérées aux conditions suivantes, savoir :

Six lignes et au-dessous	\$60 50
Pour chaque insertion subséquente,	00 12 1/2
Dix lignes et au-dessus de six	00 01
Pour chaque insertion subséquente,	00 18

Pour les annonces d'une plus grande étendue elles seront insérées à raison de 80c. par ligne pour la première insertion, et de 20c. pour les insertions subséquentes.

Tout ce qui a rapport à la rédaction dev
être adressé à M. A. E. AUBRY.

ments et réclamations, doivent être adressées
M. J. T. BROUSSEAU, propriétaire, No. 7, R.
Buade, vis-à-vis le Presbytère, (franco)

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
J. T. BROUSSEAU,
EDITEUR PROPRIÉTAIRE,
7, Rue Buade, vis-à-vis le Presbytère,
QUÉBEC.